



Dimanche d'été

Par Louise Brisson

(Deschambault)

Blanche, ma grand-mère, casse maison. Je vais l'aider. C'est son dernier été dans cette demeure qu'elle habite depuis 70 ans.

Je me sens comme la petite fille de 7 ou 8 ans qui allait chez sa grand-mère tous les dimanches après-midi. J'ai souvenir qu'elle me prenait par la main et me faisait faire le tour de la maison. J'allais à la découverte des bébés de la chatte Mimine. Elle me présentait les petites tasses et soucoupes en porcelaine fine du Japon qu'elle avait achetées à Québec. Elle me jouait un air sur sa guitare ou son banjo. Je découvrais un nouveau dessin à l'encre de Chine et au pastel sur un carton recouvert d'une vitre. J'adorais cette tournée, nous passions par toutes les pièces de la maison et chacune d'elles dévoilait une nouveauté. C'était mon moment préféré de la semaine. J'avais l'impression d'être une princesse à qui on fait visiter un château. Pourtant la maison était loin d'être un château. Ma grand-mère était une fée. Il y avait, de temps en temps, le dimanche des photos. Nous nous installions dans sa chambre pour les placer dans l'album. Elles avaient toutes leur histoire, il fallait prendre le temps de bien installer les petits coins, de refermer le tout et de placer le précieux album dans le coffre aux trésors, comme elle disait.

Depuis deux mois, Blanche lègue ses biens aux personnes qu'elle chérit. Elle les appelle tour à tour pour leur donner les choses qu'elle ne pourra pas apporter dans sa nouvelle demeure. Elle est maintenant de santé fragile. Toute remuée par les objets qu'elle reprend en main pour les porter vers d'autres mains. C'est toute sa vie qui défile...

Grand-maman m'avait téléphoné une semaine plus tôt. À mon arrivée, la table est mise, petits biscuits au gingembre, mes préférés, la théière toute chaude, les petites tasses et soucoupes et des albums photos que je reconnais sauf un. C'est bien sûr celui-là qu'elle prend et ouvre par la fin comme lorsque j'étais petite. La dernière photo est magnifique, des bicyclettes aux lignes élégantes, qui se tiennent debout, serrées les unes contre les autres dans un enchevêtrement laissé au hasard du départ de leur cavalière. Grondines à 5 milles $\frac{3}{4}$ annonce une pancarte qui porte un sac à dos en bandoulière. Tout comme moi, grand-maman regarde cette photo, son visage a une drôle d'expression, ses lèvres laissent échapper un murmure.

« À rivière à Bélisle. M'en allant promener. J'ai trouvé l'eau si belle. Que je m'y suis baignée. C'était l'époque de l'insouciance, des amours insoupçonnées, de la confiance faite aux plaisirs que la route apporte. J'étais loin de me douter que l'ombre d'une vérité troublante passerait sur ce jour si beau. Nous nous baignions dans les eaux du fleuve en riant, jouant, nageant, pataugeant. Ma compagne de route, avec qui j'étais jusque-là liée par une grande amitié, m'emprisonna près d'elle en accrochant ses mains autour de ma taille. Elles glissèrent sur mon ventre, une caresse échappée grâce à l'eau. Un frisson infiniment agréable me troubla. »

Je n'ose pas parler à Blanche, elle semble si loin dans ses pensées. Elle se retourne et me dit :

- Tu sais, Diane, c'était le dernier été des vacances de filles, plutôt la dernière randonnée des quatre meilleures amies du monde. Jeanne et Alice allaient se marier au mois d'août. Moi et Gabrielle retournerions à l'école pour faire notre 12^e année. Le mariage allait sûrement venir pour moi, peut-être l'année suivante. Il y avait Pierre qui me tournait autour, il ne me déplaisait pas.
- Pierre, mon grand-père ?
- Oui, ton grand-père.

Blanche hésite. Doit-elle continuer à raconter ce moment furtif de sa jeunesse à sa première petite fille, celle qui la fit devenir grand-maman et qui marqua le passage entre sa jeunesse et l'âge mûr. Allait-elle rompre le charme qui les liait depuis toujours ?

- C'est la dernière photo prise de quand j'étais fille. C'était un bel après-midi d'été, nous allions à bicyclettes faire un pique-nique à Grondines. La marée était haute, la pente si douce pour se rendre à l'eau que, d'un élan, nous avons abandonné nos bicyclettes, couru vers le fleuve, enfilé rapidement nos maillots de bain presque sous le pont de la rivière, et un peu fofolles, nous nous sommes jetées à l'eau. Alice, qui a toujours été un peu prude, nous a rejointes un peu plus tard. C'est à ce moment que Gabrielle m'effleura le ventre de sa main et l'espace d'un instant j'ai eu envie de l'embrasser. J'étais frappée par ce désir, stupéfaite. Il venait de se passer en moi quelque chose qui dépassait l'entendement. Je suis sortie de l'eau, me suis séchée, habillée et suis retournée vers ma bicyclette pour attendre. C'est à

ce moment que j'ai pris cette photo. C'était la première fois que je prenais une photo avec personne dessus.

- As-tu aimé grand-papa ?
- Les choses se sont passées tellement vite. Je l'ai marié dès l'automne qui a suivi. Il m'a demandé en mariage le dimanche 17 septembre. Le Canada avait déclaré la guerre une semaine avant, il faisait partie de la 1^{re} Division d'infanterie canadienne et s'embarquait pour la Grande-Bretagne en décembre. Je l'ai marié le 28 octobre 1939. Oui, je l'ai aimé, c'était mon meilleur ami.
- Et... Gabrielle ?
- Gabrielle...

Je vois bien qu'elle cherche ses mots. Je regrette un peu ma question. Je suis sa petite fille, pas sa confidente. Il me semble qu'une éternité s'installe entre nous. Un sourire triste glisse sur son visage.

- Gabrielle est partie à Montréal faire des études pour devenir institutrice. Elle est un peu disparue de ma vie, je l'ai revue de temps en temps, lorsqu'elle revenait au village dans le temps des fêtes et des vacances d'été. Chaque fois, j'éprouvais un certain malaise. À cette époque, j'ai fui en prenant le chemin tracé d'avance pour toutes les filles de mon âge, je n'ai pas osé regarder le petit sentier ouvert par ce dimanche de promenade en bicyclette. Tu sais, Diane, à la fin des années 30, nous vivions dans un monde vertueux pas virtuel comme aujourd'hui.

Grand-maman tourne la page de l'album, d'autres magnifiques photos ornent cette page, attirent son regard. Je suis émue, je crois bien que, cet après-midi, elle me lègue sa jeunesse en héritage.